

Louis Vulliemin et Silvio Pellico : un rencontre et trois remarques

Autor(en): **Mégroz, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **1 (1978)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LOUIS VULLIEMIN ET SILVIO PELLICO

Une rencontre et trois remarques

Le Vaudois Louis Vulliemin (1797-1879) occupe une place en vue dans la culture de notre pays. Par ses relations avec l'élite intellectuelle des autres cantons, il a contribué à la création d'un esprit national dans l'Etat qui se forme entre 1815 et 1848. Il a compris en particulier l'importance de l'histoire pour donner à ses contemporains un passé exemplaire qui puisse les enthousiasmer. C'est ainsi qu'il est un des fondateurs de la Société d'histoire de la Suisse romande. Il a été aussi professeur à la faculté de théologie de l'Eglise libre.

Séduit lui-même par l'*Histoire de la Confédération suisse* de Jean de Muller (1752-1809), Louis Vulliemin en a entrepris la traduction avec Charles Monnard (1790-1865) et a continué l'œuvre « jusqu'à nos jours » (19 volumes publiés entre 1837 et 1851). Plus tard il écrira encore, sous son nom, une *Histoire de la Confédération*, en deux volumes.

Au cours de ses nombreuses recherches pour contrôler et compléter les données de Jean de Muller, il a l'occasion en 1837 de « passer quelques semaines à Turin. Deux amis, Amédée Peyron, l'illustre philologue, et Louis Cibrario, l'historien de la maison de Savoie, y dirigèrent mes investigations », nous dit-il.

Louis Vulliemin est curieux alors de rencontrer Silvio Pellico (1789-1854), qui était sorti des prisons autrichiennes du Spielberg en 1830 et avait publié deux ans plus tard *Le Mie Prigioni*. Ce livre avait été un vrai best seller, on l'avait traduit aussitôt et toute l'Europe connaissait désormais le « martyr »; le roi Louis-Philippe aurait voulu même faire de lui le précepteur de son dernier fils. On sait que ce petit volume a fait à l'Autriche plus de tort qu'une bataille perdue; en tout cas il a favorisé en Europe ce courant de haine mystique contre la monarchie des Habsbourg, qui aboutira à son éclatement

en 1919. En Italie toutefois la personnalité de Silvio Pellico est alors très discutée ¹.

Le récit suivant de la rencontre se trouve dans les *Souvenirs racontés à ses petits enfants*, que Louis Vulliemin a publiés en 1871 ².

« Nous dînions, un jour, chez la comtesse Berton, sœur du prince de la Cisterna, quand tout à coup Peyron rappela à la comtesse qu'il lui avait exprimé mon désir de connaître Sylvio Pellico, et qu'il l'avait priée de l'inviter à dîner.

— Je ne l'ai pas oublié, lui répondit-elle, mais comme moi, vous savez ce qu'est Pellico. Tous les étrangers désirent voir le pauvre homme, et la plupart haussent les épaules quand ils l'ont vu.

Elle m'apprit alors les espérances que l'on faisait reposer sur Pellico, quand il était revenu de captivité; on attendait de lui des œuvres qui exaltassent le patriotisme italien, et les pièces qu'il avait successivement données au théâtre n'avaient pas répondu à ce qu'on avait espéré. Puis il était arrivé qu'un frère de Pellico était devenu jésuite, on avait cru à son instigation; il n'en était rien, mais la frêle personnalité de Pellico ne s'en était pas moins trouvée impuissante à résister à l'orage qui était venu fondre sur lui. Dès cette heure, il n'était pas, à Turin, d'homme plus impopulaire. « La comtesse dit si vrai, ajouta Peyron, que moi-même, qui suis prêt à me rendre partout avec vous, je ne vous accompagnerai pas chez lui. »

Ce que je venais d'entendre n'avait fait qu'accroître ma soif d'approcher du prisonnier du Spielberg. Une opulente famille, le comte et la comtesse Valère, lui avaient donné asile dans leur maison, où il vivait comme secrétaire des bonnes œuvres de la comtesse. Je m'y rendis. Je le trouvai dans une chambre du rez-de-chaussée, sans papier, sans autre ornement qu'un portrait en pied de Maroncelli, de grandeur naturelle, l'œuvre d'un des meilleurs peintres de Paris. N'eût été ce tableau, j'eusse cru être entré dans une prison, et je ne sais si, refoulé qu'il était par l'opinion et seul au sein d'une grande ville, Pellico n'était pas plus réellement captif qu'il ne l'avait été dans les donjons autrichiens. Il était de très petite taille, d'une modestie et d'une réserve extrêmes. Les premiers moments furent difficiles. Une conversation avait peine à s'engager. Je finis par lui laisser en main ma *Notice sur Gonthier* ³, et par lui demander la permission de revenir à lui.

Une seconde visite fut tout autre que la première; il avait lu la *Notice sur Gonthier*, et m'en parla avec chaleur, avec abandon; cet écrit m'avait ouvert son cœur et, dans l'intimité, je trouvai tout ce que j'avais attendu de l'auteur des *Mie Prigioni*. Ce n'étaient pas

les vues d'un grand esprit, mais des trésors de sensibilité, de candeur, de bonté généreuse et de tendres compassions. Nous fîmes quelques promenades ensemble, et, chaque fois, je trouvai un plus grand charme dans son entretien. Il n'était pas sans avoir reçu du milieu dans lequel il avait vécu bien des préjugés, dont il souffrait le premier, comme j'avais les miens qui probablement n'échappèrent pas à son regard. Je ne le quittai pas moins le cœur plein de lui. Il m'a depuis lors envoyé tout ce qu'il publiait, toujours accompagnant cet envoi d'un billet affectueux. Souvent encore ma pensée me reporte vers cet homme de douleurs, avec la persuasion qu'un jour nous nous retrouverons, riches de ce que nous possédions en commun et affranchis des nuages qui ne permettaient pas à un plein soleil de déverser sur nous ses clartés. »

On le sait, la vie des martyrs est difficile ! et Pellico dut subir la réprobation de ceux qui, en Italie, attendaient de lui des sacrifices qu'ils n'étaient pas prêts à affronter eux-mêmes. En réalité il n'avait rien du révolutionnaire conventionnel et il était entré dans la *Carboneria* (ce qui avait motivé son emprisonnement) plus par enthousiasme romantique que par conviction proprement politique. *Le Mie Prigioni* sont surtout le récit d'une crise; on n'y trouve, en clair, aucune intention de vengeance envers l'Autriche; à chaque page on lit, au contraire, le souci de l'auteur de ne ressentir à l'égard des êtres et des choses que des sentiments du meilleur aloi. Les lecteurs du siècle dernier ne s'y sont pas trompés, puisqu'ils ont adopté le livre de Pellico pour le distribuer comme prix de vertu dans les écoles.

C'est précisément un problème qui mériterait d'être étudié. Si l'on pense que Pellico est contemporain de Balzac (1799-1850), on peut se demander comment il se fait que des hommes qui ne demandaient pas mieux que d'obéir au fameux « enrichissez-vous ! » de la monarchie de Juillet, se soient pareillement enthousiasmés pour une œuvre qui, en définitive, ne les engageait à rien... C'est une première remarque.

La lecture des *Souvenirs* de Vulliemin en suggère encore deux, qui pourraient avoir une certaine actualité en notre ère de réformes scolaires. Voici en effet les conseils que « l'illustre philologue Gaspard d'Orelli » (professeur à l'Université de Zurich, 1787-1849) donne au jeune homme qui manifeste l'intention de traduire l'*Histoire* de Jean de Muller: « La tâche est grande. Vos études psychologiques, philosophiques et politiques achevées, vous aurez à vous approprier la langue et la littérature de l'Allemagne. Les dialectes suisses ne doivent pas vous être étrangers. Le latin, le grec, l'italien

vous sont nécessaires, j'ajouterai l'anglais. Puis vous étudierez l'histoire universelle dans les grands écrivains et dans les sources. Les chroniques allemandes, italiennes et françaises du moyen-âge attireront particulièrement votre attention. Vous aurez habituellement en main les meilleurs résumés, ceux de Muller, de Schlosser, de Heeren. Viendront les sciences auxiliaires, la jurisprudence, la stratégie, la diplomatie. A peine une vie y suffira-t-elle, et cependant, si vous voulez faire une œuvre durable, vous ne pourrez ne pas songer à l'élaboration des matériaux acquis, à la forme de l'ensemble, à la dignité, à l'élégance du style, ce qui exigera de votre part une étude spéciale des modèles de la littérature française... » Quel accueil ferait-on aujourd'hui à des propos de ce genre ?

Et quant à la crainte qu'éveille parfois un enseignement « élitaire », on trouve dans ces mêmes *Souvenirs* un récit plein de saveur. Vulliemin était allé rendre visite dans un couvent d'Appenzell à la sœur d'un de ses amis et voici ce qu'il put apprendre : « Elle me dit ensuite sa vie au couvent, l'ennui qu'elle y avait eu dans les commencements, l'essai qu'elle avait tenté, sur les encouragements et les directions de son frère, de s'y créer une occupation, et de donner un enseignement à des enfants du voisinage. Tout allait au mieux quand, un jour, dans la landsgemeinde, une voix s'éleva, dénonçant au peuple ce qui se passait dans le couvent des sœurs de St. François : une sœur y enseignait un certain nombre d'enfants ; il allait donc y avoir des Appenzellois plus instruits que d'autres ; et l'égalité, qu'allait-elle devenir ? Le peuple ne se borna pas à prêter l'oreille à ce langage, il l'applaudit. La supérieure du couvent fut invitée à mettre fin au scandale et à faire subir à la sœur une pénitence méritée. C'était ce qui avait eu lieu. La pauvre sœur avait subi une réclusion. Elle avait dû renoncer à une activité qui lui était chère... »

Ces considérations nous éloignent sans doute de la grande histoire qui enthousiasmait nos arrière-grands-parents de l'époque romantique, mais elles nous rappellent une fois de plus que la petite histoire, celle des hommes, reste toujours et partout la même.

François MÉGROZ.

NOTES

¹ Né à Saluces, Pellico a vécu à Milan de 1809 à 1820, date de son arrestation. Il a été l'ami de Foscolo et a participé à la vie littéraire (et patriotique) intense de ces années. En 1815 il fait jouer sa tragédie *Francesca da Rimini* qui obtient un grand succès (Byron s'est proposé de la traduire) et de 1818 à 1819 il dirige le *Conciliatore*, revue romantique, dont la critique du classicisme vise en réalité la politique réactionnaire du gouvernement autrichien de Milan. A son retour du Spielberg, Pellico vécut presque toujours à Turin.

² A Lausanne, à l'Imprimerie Georges Bridel. « Imprimé pour la famille et des amis ce livre n'est pas en vente », est-il précisé sous le titre.

³ Fr.-Aug.-Alph. Gonthier (1773-1834), ministre de l'Évangile, était l'oncle maternel de Louis Vulliemin. Celui-ci et son frère Charles ont recueilli pour les amis de leur famille les souvenirs qu'il avait laissés: « le trait distinctif était chez lui le besoin d'aimer ».

F. M.

